

## NOUVELLE - FRANCE

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : M. JACQUES AUGER

Volume L

15 Octobre 1881.

Numero 6.

## A PROPOS DE ROSSIGNOLS

Les esprits délicats se prononcèrent toujours contre cette tendance qu'ont les biographes à révéler les faiblesses de l'écrivain ou de l'artiste. Ne seraient-ils pas tentés d'en vouloir aussi aux naturalistes qui nous dévoilent chez l'oiseau chanteur des instincts de rapine et de cruauté ? Pour ma part, je ne tiens pas beaucoup à savoir que la saulette déchiquète les papillons, ou que d'autres oiseaux, au chant non moins gracieux, disent leurs chansons d'amour sur la branche où ils ont écopé de tout petits oiseaux et de gros insectes. L'oiseau, c'est véritablement la poésie ailée et vivante ! Qu'il voltige ou qu'il plane, qu'il nous éblouisse par l'éclat de son plumage, qu'il nous plonge dans le ravissement par les mélodies ineffables jaillissant de son gosier, l'oiseau est là tout entier dans les mouvements gracieux de son vol ou de sa démarche, dans sa nature impressionnable d'artiste que traduisent et l'incomparable musique de sa voix et le travail délicat et ingénieux de son nid.

Avons-nous le véritable rossignol, celui que les poètes de l'ancien monde ont chanté et tant fait aimer ? Je ne sais. On prétend que nous avons quelque part, en Amérique, une espèce de rossignol dont la voix traduirait assez bien le peu de progrès que nous faisons dans la musique ; il écouterait ses mélodies pour nous plaire.

Quoiqu'il en soit, le rossignol qui

Tutta la notte si lamenta e piange. (\*)

comme le chante le divin Pétrarque, a encore ici comme ailleurs, le privilège d'être l'oiseau chéri des poètes et des rêveurs.

“ Chantre du soir, adieu ; tu fais nos tristes climats et retournes au vrai pays du soleil, des fleurs et des amours.

“ Oh ! pars de toute la force de ton aile, va te plonger dans la clarté immense d'un ciel oriental ; ô Bulbul, un destin fatal veut que je ne puisse te suivre.

“ Sois heureux là bas ; endors ta bien-aimée aux accents intarissables de ton cœur ; lyre vivante, rythme sans pareil, tu prolonges le rêve dans le pays des rêves.

“ Reviendras-tu me conter ton voyage ? Me diras-tu si ton chant, sous les cieux lointains, a fait pleurer un cœur inconsolé comme l'est celui qui tristement chante ton départ et soupire après ton retour ?

“ C'était au mois de juin, mois de floraison... ” Et le poète amoureux nous conte alors ses grands chagrins d'amour.

Et le rossignol ? Laissons parler Eugène Fromentin : il fera la part de son chant, et, avec hésitation il est vrai, celle de sa gourmandise : “ Le rossignol est, faut-il le dire ? un oiseau très-positif et gourmand, dont la voix devient d'autant plus claire et le chant plus robuste qu'il est mieux nourri. On lui donne à manger de la viande crue, hachée menue et pétrie avec du beurre. Remis en belle humeur par cette nourriture active, l'oiseau recouvre son haleine et se met à chanter,—Dieu sait quoi !... peut-être les

(\*) Toute la nuit se lamenta et pleura.

“ satisfactions d'un estomac repu,—mais sur un mode  
 “ si tendre, avec un tel sentiment du rythme, d'un  
 “ élan si passionné, qu'on oublie l'oiseau pour n'en  
 “ tendre que le musicien ” (\*).

Les poètes, qui accompagnent le rossignol de leurs soupirs amoureux jusqu'en Orient, n'en voudraient-ils pas à Fromentin de ce détail de viande crue et de beurre ? Il est vrai qu'il appelle le rossignol : “ l'âme éloquente des choses tendres, la musique même des sentiments humains. ” Oui, mais enfin la cuisine de l'incomparable musicien est vraiment de trop ?

“ Gardons l'illusion, ” a dit Victor Hugo. Je le veux bien, mais comment ? Ne pourrait-on pas demander aux poètes et aux artistes de nous y aider un peu ? Et que pourraient-ils nous répondre, sinon d'écouter chanter le rossignol ?

J. AUGER.

## LA LITTÉRATURE

ET LA

## PHILOSOPHIE ALLEMANDES

*Conférences de M. Lefavre, à l'Université Laval.*

Si le lecteur a suivi attentivement les différents articles qui, dans les numéros précédents de la revue, reproduisaient en abrégé les conférences de M. Lefavre, il a dû remarquer que la première et une partie de la deuxième nous ont présenté le tableau de la littérature allemande à la fin du siècle dernier et dans les trente premières années du nôtre ; que la seconde moitié de la deuxième et toute la troisième sont consacrées aux philosophes les plus éminents de l'Allemagne et à leurs systèmes philosophiques ; la quatrième enfin aux historiens, aux écrivains contemporains.

Vu l'énorme différence qui existe entre le génie allemand et le génie français, ce n'était pas chose facile que de rendre toujours attrayant un pareil tableau. Disons tout de suite que M. Lefavre y a parfaitement réussi. En littérature, il a su présenter

à ses auditeurs les figures les plus originales du Parnasse germanique ; il a su choisir avec art les citations qui expriment le mieux leur génie, les plus propres aussi à faire apprécier le puissant souffle lyrique qui distingue éminemment la littérature allemande. En philosophie, il a débrouillé avec une lucidité toute française le fatras des élucubrations transrhénanes, a fait ressortir les points les plus saillants de chaque système, ses postulats et ses conséquences. Il nous en a donné ni trop ni peu, ce qui était malaisé en si ample matière. Il nous a fait suivre d'un cœur léger cette filiation qui, des monades de l'honnête Leibnitz, va aboutir au terrible pessimisme de Schopenhauer. Il a su par des analyses délicates, par des saillies spirituelles, relever ce fond ardu et parsemer d'oasis jusqu'aux steppes arides de la métaphysique transcendante.

Pour les écrivains ou les philosophes de premier ordre, de courtes biographies, une description sobre mais suffisante du milieu dans lequel ils sont nés et ont vécu, viennent jeter sur les caractères et les œuvres ces fortes lueurs dont la critique moderne ne saurait se passer. Tout cela ne constitue que les mérites de détail et de forme de l'œuvre de M. Lefavre. Mais il en est un autre plus important à nos yeux, et qui en est comme le fond même. Il n'a analysé la littérature et la pensée allemandes que pour pouvoir en donner une synthèse. Il est le premier, croyons-nous, qui ait cherché à rendre compte de ce fait, à résoudre cette question : comment une nation de songes creux humanitaires, de rêveurs occupés de hautes spéculations, de poètes fantasques, hallucinés ou visionnaires, a-t-elle abouti à un despotisme à un militarisme pire que celui de Napoléon Ier ? Comment la patrie traditionnelle des penseurs s'est-elle transformée en une immense caserne ? Comment de cette officine de la fraternité universelle, qui se proposait de nous faire embrasser jusqu'aux Chinois avec des larmes de tendresse, sont sortis la terreur organisée et le massacre scientifique ? Comment de ce sanctuaire de l'idéal, du désintéressement intellectuel, des effusions et des communions mystiques, de l'admiration de la nature, des épanchements clair-de-lune, ont surgi le culte de la force, les fumées de l'orgueil, l'amour des jouissances et de la domination matérielles. Voilà ce que M. Lefavre a voulu chercher, et c'est ce qui constitue l'originalité de ses travaux. Est-ce à dire pour cela qu'il ait bien trouvé ce qu'il cherchait, que nous n'ayons aucune erreur à signaler, en un mot, que nous soyons complètement satisfait ? Non ! et nous allons dire pourquoi.

Certes nul peuple n'a subi plus que les Allemands

(\*) *C'est dans le Sahara.*

l'influence de ses philosophes, de ses écrivains, de ses universités et de ses professeurs. Mais de là à considérer en bloc quarante et quelques millions d'hommes comme des disciples de Fichte et de Hegel, appliquant logiquement les déductions du maître, il y a loin. Il serait trop facile en vérité d'expliquer tous les grands événements historiques, si les causes en étaient si peu complexes. A qui fera-t-on croire que le bourgeois des villes anséatiques, le mineur de la Saxe, le paysan de la Souabe, ont marché d'un commun accord à une guerre contre la France, uniquement pour réaliser dans le domaine des faits les théories écloses dans le cerveau de quelques rêveurs. Un système philosophique quelque spécieux qu'il puisse être, n'a que peu d'influence sur les masses populaires, gouvernées avant tout par leurs besoins, leurs croyances et leurs sentiments, leurs sympathies et leurs antipathies, leurs affections et leurs haines traditionnelles. Il existe d'ailleurs en Allemagne une cause particulière qui diminue encore la portée et l'action d'un système de philosophie sur le peuple, et cette cause, c'est un allemand lui-même, Wilhelm Hauff, qui va nous en rendre compte. " Les Français ", fait-il dire à un de ses personnages, " ont sur nous cet avantage que tous leurs livres, histoires, romans, poésies, voire même leurs traités philosophiques, sont écrits de telle façon que chacun peut les lire ". Et pour achever de nous éclairer, un peu plus loin, il nous donne le colloque suivant :

" Il est vrai que chez nous les savants se créent une langue à eux ; ils ont eu beaucoup de peine à se dégager de leur jargon latin d'autrefois et à se reconnaître dans leur langue maternelle. C'est pourquoi en Allemagne, outre le bas-allemand, le haut-allemand et le dialecte de la Souabe, on parle et on écrit aussi la langue de Kant, celle de Schelling, celle de Hegel etc. ; pour comprendre ces idiomes divers, il faut des dictionnaires particuliers, et il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ait dû traduire Kant en bon allemand.—Mais dites-moi au nom de Dieu, pourquoi cette confusion de langues.—Comment nos philosophes peuvent-ils agir sur l'intelligence populaire ? Et c'est pour cela qu'ils sont dans ce monde.—Au contraire, vous avez là une idée très fautive. Cela serait peut-être le cas pour les philosophes Français. Chez nous, ils ont été créés spécialement pour la chaire ; ils n'ont à éclairer que le petit public qui se trouve assis devant eux sur des bancs, touchant le soleil, la lune, les étoiles, et les péchés de l'humanité ; avec le grand public, ils n'ont rien à faire. "

• Voilà qui est assez clair, ce nous semble, et qui

explique encore mieux que les haïnonnettes autrichiennes et prussiennes, la déconfiture en 1848, de ces pédants prétentieux qui voulaient réserver à quelques initiés le secret de leurs élucubrations. Ils n'ont pas su jeter, comme nos philosophes, des racines profondes dans le peuple. Or, quelque dédain raffiné, aristocratique ou non, lettré ou non, que l'on affecte pour ce *vulgaris populus*, aussi insensible aux harmonies virgiliennes qu'à l'harmonie préétablie de Leibnitz, c'est sur lui qu'il faut s'appuyer, en fin de compte, quand on veut exécuter de grandes choses. Un grand homme lui-même ne met en mouvement un grand peuple, que parcequ'il le flatte dans ses aspirations, parcequ'il en veut réaliser les idées.

Eh bien ! si jamais une idée a dû, sans le secours d'aucune philosophie, naître du milieu ambiant, de la nature des circonstances et des choses, c'est celle de l'unité allemande, après les guerres de la révolution et de l'empire. Les invasions répétées des Français en Allemagne sous Louis XIV et Louis XV, les victoires du grand Frédéric qui, avec son petit royaume de Prusse, avait triomphé d'une coalition européenne, en avaient déjà jeté le germe dans certains esprits. Le patriotisme germanique ne date pas absolument de notre siècle. Dès la guerre de trente ans, les protestants allemands alliés avec la France contre l'Empire, riaient de notre défaite de Duttlingen—quoique leurs propres intérêts fussent en jeu—uniquement parceque nous avions été vaincus par des Allemands, catholiques il est vrai, mais enfin allemands. Sans doute les guerres de la révolution et de l'empire développèrent ce sentiment et si la philosophie de Fichte fut si bien reçue, ce n'est pas parcequ'elle l'avait créé, mais parcequ'elle le flattait, l'exaltait, en promettant aux Allemands la victoire. Le grand effort de 1813, grâce auquel ces pronostics se réalisèrent, ne pouvait que contribuer à l'affermir. L'Allemagne, on le comprend aisément, se faisait d'être pour nos armées une véritable auberge dont on rossait le propriétaire après avoir bu son vin sans le payer. L'humiliation résultant de notre domination, le sentiment de sa force, les exemples que lui avaient donnés ses voisins et qu'elle voulait imiter, voilà ce qui a transformé la pensée de l'Allemagne autant pour le moins que la phébus archi-philosophique de Fichte et de Hegel, voilà ce qui explique aisément l'évolution à la fois nécessaire et rationnelle d'un peuple à certains moments de son histoire, analogue à celle de l'individu à un certain moment de sa vie. A notre époque de chiffres et de nombres, il n'est pas besoin de profonds métaphysiciens pour décider quarante et quelques millions d'hommes à se compter. Les Allemands devaient

forcément se compter tôt ou tard. Et ce faisant,—en mettant de côté les annexions et les conquêtes contraires au sentiments des populations,—ils étaient parfaitement dans leur droit. Ils serait plaisant, pour ne pas dire plus, de les accuser en cela d'orgueil. C'est le droit naturel de toute nation, grande ou petite, de régir ses propres destinées et de se débarrasser des ingérences étrangères. Sans doute, l'Allemagne comme il arrive souvent en pareil cas, a dépassé le but : elle a abusé de sa force et méconnu à son tour les droits d'autrui à l'existence. Ici nous nous trouvons en communion d'idée avec M. Lefavre, et comment pourrait-il en être autrement ? Nous sommes Alsacien. Protester contre l'annexion violente de notre chère province, proclamer solennellement sa fidélité et ses droits, être auprès du monde le porte-voix de sa conscience, sera toute notre vie le plus impérieux de nos devoirs. Il n'en reste pas moins vrai—il faut avoir le courage de le reconnaître—que c'est la France qui, par ses invasions continuelles en Allemagne, a fait naître le patriotisme germanique ; c'est elle qui, par ses insouciances, ses illusions et sa politique décousue, lui a permis de réaliser ses rêves ; c'est elle qui a été le fauteur, le vrai promoteur de la patrie allemande. Et quand nous disons la France, nous disons l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne a fait la Prusse de Frédéric II sans laquelle celle de Blucher et de Bismark eût été impossible ; la nouvelle a fait l'empire allemand. Et quand nous disons la France, nous disons toute la France, car si les libéraux français ont été aveugles, nous ne sachions pas que dans le camp opposé aucune voix prophétique se soit fait entendre. La seule voix retentissante qui ait signalé le danger longtemps d'avance, a été celle de Thiers, un fils de la révolution.

M. Lefavre s'apitoie sur le sort des petits princes allemands dépouillés brutalement par la Prusse. Oublierions-nous donc toujours notre propre histoire ? Pouvons-nous décemment reprocher aux autres des procédés que nos vieux rois ont appliqués avec une persistance remarquable, qui leur a permis d'élever l'imposant édifice de la France monarchique ? Ferons-nous semblant de croire que l'unité française s'est accomplie sans violences, sans spoliations, sans déchirements. Elle a été pour bien des droits aussi respectables que ceux des principicules allemands, pour bien des principautés et des seigneuries aussi antiques que celles de Reuss-Schleitz ou de Hildburghausen Sonderhausen, le minotaure dévorateur qui engloutit tout et ne rend jamais rien. Sans remonter jusqu'à Louis VI le gros qui arrondissait son royaume à coups de lance ou même à Louis XI qui expédiait les gens

dans l'autre monde pour en hériter plus vite, les Lorrains du dix-septième siècle n'aimaient-ils pas leurs ducs, souverains paternels, s'il en fut jamais, et les Francs-Comtois ne fussent-ils pas restés volontiers Espagnols, l'Espagne, par politique, ne leur imposant que des charges très légères ? Nous nous contentons de ces deux exemples, ils suffisent. Ne fouillons pas trop les titres de possession d'autrui. C'est une analyse dangereuse qui pourrait se retourner contre nous. Si dans notre siècle tant décrié par ceux qui ont le moins à s'en plaindre, " la force prime le droit ", dans le bon vieux temps, la force créait le droit.

M. Lefavre est chrétien et nous l'en félicitons. Les vertus chrétiennes qu'il exalte particulièrement sont l'humilité, la résignation, l'esprit de sacrifice. Chrétien comme lui, nous défendons contre lui une cause qu'il compromet en prétendant la servir. Il semblerait, en le lisant, que si les Allemands sont devenus la plus puissante nation du monde, s'ils sont triomphants, c'est parcequ'ils ne pratiquent plus les vertus chrétiennes, ce qui reviendrait à dire que plus on est chrétien, moins on est fort. Il n'en est pas ainsi heureusement. Ce n'est pas l'espoir d'être des dieux avec Hegel ou de se plonger dans le *Nirvanah* avec Schopenhauer, qui a soutenu le courage des Allemands. Malgré la supériorité du nombre et du matériel, l'excellence de leurs états-majors et de leur organisation, nous doutons qu'ils eussent triomphé de la France, si leurs forces morales n'avaient eu pour bases que le moi et le non-moi et les spéculations de l'humanisme. La vérité est qu'en dépit des universités, une grande partie de l'Allemagne est encore sincèrement chrétienne. Elle compte douze millions de catholiques, fidèles à leurs croyances, et à ce propos, nous nous rappelons un prêtre français des environs de Paris qui avait remarqué que la veille des jours fixés pour les attaques, les Bavares et les Rhénans se confessaient et communiaient en grand nombre. Dans la guerre moderne, même menée à la prussienne, une part bien petite est faite aux convoitises particulières du soldat. Il est difficile d'admettre que le régiment de quelque pôle conquis sur l'ennemi ou la perspective de se procurer gratis une paire de bottes neuves, puisse induire même un Germain à risquer sa peau avec enthousiasme. Restent les pendules, il est vrai. Mais il n'y a guère que les officiers qui puissent emporter dans leurs bagages ces chronomètres fascinés. Il n'est plus permis au soldat, comme au temps jadis, que tant de gens font semblant de regretter, il ne lui est plus permis de piller, de violer, de tuer à son aise, du moins en masse. Bienheureux s'il rentre chez lui.

sans être estropié ! C'est aux de Moltke, aux Frédéric-Charles, aux Werder que sont réservées les grosses pensions et les gratifications. Il n'y a sous ce rapport guère de différence entre les vainqueurs et les vaincus. Les uns et les autres pratiquent également l'esprit de sacrifice, le dévouement à la patrie, la résignation devant la mort. Bien plus, ces vertus sont nécessaires à tous les grands peuples, s'ils veulent subsister, qu'ils soient chrétiens ou non.

Il y a lieu de signaler ici une autre erreur. Est-il bien nécessaire, pour prouver qu'on est chrétien, de supposer, au mépris de la vérité historique, que les grands sentiments d'où découlent les grandes actions, ont été complètement refusés aux nations païennes ? Est-il juste de déclarer que chez elles, comme chez tous ceux qui ont le malheur de n'être pas chrétiens, il n'y a que stérilité et impuissance ? Est-il rationnel de croire que même dans les âmes souillées par le culte des faux dieux, il n'est pas resté quelques lueurs, quelques reflets de la vérité première ? Comment la société antique aurait-elle subsisté si elle eût été absolument mauvaise ? Comment sa civilisation si brillante serait-elle devenue comme le soulassement de la notre ? Comment le christianisme aurait-il pu germer dans des cœurs complètement corrompus ? Pourquoi l'Église permet-elle dans ses collèges l'enseignement des lettres grecques et latines ? Est-ce uniquement l'art du bien dire que nous étudions dans les anciens ? Des gens qui parlaient si bien pouvaient-ils toujours mal penser ? Quoi ! ces types immortels de l'amour filial et conjugal, de l'amiñe : Enée et Anchise, Eponine et Sabinus, Nisus et Euryale ; ces héros patriotes : Léonidas, Thémistocle, Thrasybule, les Decius, Horatius Cocles, Mucius Scævola ; ces amants sublimes de la liberté : Harmodius, Aristogiton, Caton d'Utique ; ces philosophes en compagnie desquels on respire la plus pure atmosphère morale : Socrate et Platon, Epictète et Marc-Aurèle ; quoi ! tout cela serait du pharisaïsme. Et puis la bonne plaisanterie que d'entendre un lettré, un admirateur de Virgile, qui sait l'Énéide par cœur, proclamer la stérilité d'une civilisation qui a produit Virgile et tant d'autres grands esprits. Quel zèle de néophyte prêt à renverser les idoles.

NÉARQUE

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE

Fuyons donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je veux les traverser.

Et mourir dans leur temple ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes.

Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;

Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir. (\*)

Il est vrai qu'au dix-neuvième siècle on ne risque pas sa vie à frapper des idoles renversées depuis longtemps. Et puis, cela permet quelques phrases sonores qui ne peuvent manquer leur effet sur un auditoire juvénile. Satisfaction innocente, si elle n'était achetée aux dépens de la vérité. Le christianisme est d'une essence si haute qu'il n'a pas besoin de pareils subterfuges, il est si fort qu'il peut rendre justice à ceux qui l'ont précédé.

Non ! l'antiquité païenne n'a pas été stérile. Nous lui rendons hommage tous les jours dans une foule d'expressions et de figures, connues de tous ceux qui ont quelque teinture d'histoire. Ses grands hommes sont devenus pour nous les prototypes de certaines vertus, de certaines qualités. Le Nouveau-Monde lui-même n'a pu s'affranchir de cette dépendance, de cette sujétion morale. Le plus humble journaliste Canadien-Français qui appelle l'illustre de Salaberry le Léonidas Canadien, rend à l'immortel Spartiate le témoignage que son héroïsme n'est pas resté stérile pour la postérité. Sans doute nous n'oublions pas les plaies du paganisme, l'esclavage, la condition abjecte de la femme, l'enfance abandonnée sans secours. Sans vouloir rechercher si le culte du Dieu Plutus, dont les autels sont de tous les temps, n'engendre pas chez nous des résultats presque aussi funestes que ceux de l'antique servitude, nous reconnaissons volontiers les bienfaits émanés de cet élément nouveau que la nouvelle doctrine apportait à la société, nous voulons parler de la charité chrétienne. Ici encore on nous permettra de faire intervenir nos souvenirs personnels. Nous avons été soigné au sortir du champ de bataille

(\*) *Polyeucte*, Acte II, Scène VI.

par des sœurs de St Vincent de Paul, ces filles sabbines du catholicisme. Leurs mains dévouées ont pansé nos blessures et leur regard attentif nous a veillé avec sollicitude sur la couche où nous clouait la fièvre. Ce sont de ces souvenirs qui ne s'effacent point. Ils ne nous empêcheront pas d'être impartial envers ceux auxquels a manqué, auxquels manque encore la grande lumière qui, du haut du Golgotha, rayonne sur le monde. Ils ne nous empêcheront pas de dire que l'antiquité a connu toutes les vertus humaines, que le sentiment de l'humanité même ne lui était pas aussi étranger qu'on le croit généralement. Nous évoquerons devant vos yeux Thémistocle allant s'asseoir au foyer d'un peuple qu'il avait vaincu, nous vous rappellerons Saint-Paul parlant des gentils qui " se tiennent à eux-mêmes lieu de loi." Et si cela ne suffit pas, si l'on veut un plus haut témoignage, la parabole du bon Samaritain nous montrera que la vertu n'est pas incompatible avec l'erreur. Ne prétendons pas comme les Teutomanes au monopole exclusif de certaines vertus. Grâce à Dieu, elles sont le patrimoine commun du genre humain. L'Indien, le Zoulou qui défèrent leur sol et leurs huttes contre le besoin d'expansion de la race blanche, peuvent mettre leur énergie au service d'un état social inférieur, d'une cause condamnée à périr. Il ne leur en reste pas moins le dévouement à une idée, celle d'indépendance, il ne leur en reste pas moins la noblesse du sacrifice. Ne faisons pas l'humanité plus mauvaise qu'elle n'est. La charité chrétienne ne doit pas seulement s'exercer dans l'action, mais dans les jugements. Elle s'impose particulièrement à ceux qui se proclament ses champions.

Et voyez un peu où mène l'exagération d'un sentiment fort bon en soi. Ce n'est pas à l'égard du pacifisme seulement qu'elle a donné une grande sévérité à certaines appréciations de M. Lefèvre. Les Français et les Allemands eux-mêmes en souffrent. Cette exagération lui ôte parfois la nette compréhension des œuvres et des caractères, ne lui en laisse voir qu'un côté et l'induit en des redites banales, ressassées et foison par les partisans de toutes les formes sociales surannées. Elle l'entraîne, avec l'amour des épithètes, à faire des assimilations impossibles, à présenter sous un faux jour tel personnage historique qui eût mieux mérité. Nous n'avons plus affaire alors à un critique sérieux qui sait s'élever dans ces régions sereines où l'on plane au-dessus de ses propres sympathies, de ses propres préjugés. Nous avons devant nous un dilettante, un virtuose même si l'on veut, homme d'esprit sans doute, mais qui exécute des variations sur des opinions personnelles, et qui, parfois, prétend

trancher d'un seul mot des questions fort complexes, avec la maîtrise superbe et dédaigneuse d'un professeur d'outre-Rhin, officiant *ex cathedra*. C'est ce que nous tâcherons de démontrer dans un prochain article.

FREDERIC DE KASTNER.

## DES PHOSPHATES

ET DU

### Rôle que joue l'acide phosphorique dans le règne organique

Au premier rang des sources d'acide phosphorique vient se placer le fumier de ferme, qui est sans contredit l'engrais parfait par excellence puisqu'il se trouve immédiatement sous la main du cultivateur et qu'il contient à lui seul tous les éléments nécessaires à la nourriture des plantes. En effet, il renferme en moyenne, pour 1,000 parties, 4 parties d'azote, 5 de potasse, 2 d'acide phosphorique, 5 de chaux et 21 de magnésie. Une fumure de 15 tonnes ou 30,000 livres à l'arpent, donnerait donc 60 livres d'acide phosphorique. Mais cette fumure n'est pas décomposée en une seule année et l'on peut admettre qu'elle durera trois ans, en sorte que 10,000 livres donnant 20 livres d'acide phosphorique seront utilisées par chaque récolte dans la mesure du prélèvement naturel. Une récolte de 30 minots de blé demande 20 à 25 livres d'acide phosphorique. Une bonne récolte de betterave à sucre en demande 50 livres. Une bonne fumure ordinaire suffit donc pour la culture du blé en établissant une rotation convenable, mais il n'en sera plus de même si l'on veut forcer la culture sur les plantes industrielles, si l'on veut établir la culture intensive telle qu'elle est pratiquée en Europe. D'ailleurs une ferme ordinaire ne peut fournir assez de fumier pour les restitutions nécessaires. Aussi les anciennes contrées agricoles ont-elles été, dans la première moitié de ce siècle, menacées d'une ruine imminente dont la triste perspective fit ouvrir les yeux aux agronomes et provoqua des enquêtes agricoles. Les terres épuisées par des prélèvements successifs sans restitution suffisante, étaient menacées de stérilité, et

les peuples couraient avec une rapidité effrayante vers une catastrophe épouvantable qui aurait rappelé les horribles famines qui ont affligé le moyen-âge. C'est alors que l'heureuse idée de l'application des os comme engrais, eut pour résultat d'éloigner les peuples civilisés de l'abîme vers lequel la fatalité les entraînait.

\*\*\*

“ Les os abandonnés à eux-mêmes sur le sol se divisent peu à peu et disparaissent ; quelle est la force nouvelle qui intervient pour en dissoudre les éléments ? D'après mes expériences, c'est l'eau, non pas l'eau pure, le phosphate des os y est insoluble ; mais l'eau chargée d'acide carbonique, celle des pluies, des sources, celle en un mot, qui baigne partout le sol. A la faveur de cet acide carbonique, le phosphate de chaux se dissout, les os se désagrègent et les derniers vestiges de la vie animale disparaissent. ” DUMAS.

Pour faciliter l'action dissolvante de l'eau, les os sont broyés et employés en poudre contenant en moyenne 24 0/0 d'acide phosphorique et 5 0/0 d'azote. On emploie aussi la cendre des os calcinés à blanc ne renfermant plus de substances organiques, mais contenant 85 0/0 de phosphate de chaux ou 40 0/0 d'acide phosphorique. L'acide phosphorique est la substance essentiellement active des os : c'est ce qui est prouvé par l'expérience faite en employant sur une même terre et pour une même récolte, d'un côté, de la poudre d'os, de l'autre, de la cendre d'os.

Les Anglais sont les premiers qui aient employé en grand en agriculture les os qu'ils allaient chercher dans toutes les parties du monde.

Enfin deux autres causes ont contribué à retarder la ruine de l'agriculture européenne : c'est d'abord l'utilisation depuis 1832 du noir animal ou charbon d'os, lorsqu'il ne peut plus servir à la filtration des sirops en sucrerie. C'est ensuite la découverte des dépôts de guano au Pérou et son emploi comme engrais depuis 1841. Le noir épuisé renferme 30 0/0 d'acide phosphorique, et le guano 11 à 12 0/0 avec 15 0/0 d'azote.

Mais les dépôts de guano s'épuisent rapidement et le temps n'est pas éloigné où cette ressource fera défaut. Le phosphate des os était loin de suffire aux besoins de l'agriculture dont la ruine un instant retardée, serait infailliblement venue sans la découverte récente de gisements inépuisables de phosphates minéraux,

Avant de parler des mines si riches de phosphates du Canada, nous allons rappeler les travaux persévérants et les découvertes précieuses de M. Ch. de Molon en France. On peut dire que M. de Molon a été le père de l'industrie des phosphates naturels et que comme tel, il a rendu à l'agriculture en général, des services incalculables.

\*\*\*

*Découverte et exploitation en France, des gisements de phosphates.*—Le grand principe sur lequel doit être basé tout système agricole pour conserver ou donner au sol un état de fertilité normal est de RENDRE À LA TERRE CE QU'ON LUI PREND OU LUI APPORTER CE QUI LUI MANQUE. Ce principe immuable a été le point de départ de M. de Molon pour en arriver à résoudre le grand problème des conditions de la production et de la conservation de la fertilité du sol. Dès 1836, l'observation des faits recueillis pendant une longue pratique, appela son attention sur l'importance du rôle que jouent les substances minérales dans les phénomènes de la végétation, et il tourna ses vues vers l'étude des éléments des plantes et des sources de leur alimentation. Déjà les travaux des chimistes avaient constaté dans les cendres des végétaux, la présence de substances alcalines et terreuses, de plusieurs sels minéraux, et surtout des phosphates de chaux. Attachant la plus haute importance à ce fait, il continua avec ardeur ses recherches dans cette voie, et il en vint à cette conclusion que l'acide phosphorique était l'élément dont l'épuisement devait être le plus fatal à l'agriculture, et qu'avec les seules ressources actuelles, cet épuisement ne devait pas tarder à se produire. Il comprit qu'il était urgent de trouver de nouvelles sources qui éloignassent à jamais le danger. La question était de savoir où trouver ces sources de phosphates, assez abondantes pour que l'agriculture pût y puiser suivant ses besoins, sans avoir à craindre de les voir se tarir.

Tel a été le problème à la solution duquel M. de Molon a consacré sa fortune et sa vie. Nous verrons bientôt que malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées, il a entièrement atteint ce noble but.

A cette époque, on ignorait que la terre renfermât dans son sein des trésors inépuisables de phosphate de chaux, et les seules matières minérales que l'on employait pour améliorer les terres étaient les marnes ou autres substances calcaires. Aussi, les premières études de M. de Molon se portèrent-elles vers la recherche de gisements de cette nature. Il en signala

un grand nombre de bancs sur les côtes de Normandie et de Bretagne, jusqu'alors inconnus, ce qui imprimait une impulsion nouvelle à l'utilisation de ces matières très riches en carbonate de chaux, en sorte que l'agriculture en vint à utiliser annuellement plus de dix millions de tonnes ; mais ce n'était pas là le phosphate à trouver. Il songea ensuite à demander aux débris, ossements et arêtes de poissons provenant des grandes pêches maritimes, particulièrement de celles de Terre-Neuve, le phosphate de chaux et les matières organiques azotées renfermées dans ces débris. Il fit faire des explorations dans cette île et y établir une grande manufacture d'engrais de poisson qui, amené à l'état de poudre sèche, était équivalent au guano du Pérou. Pour Terre-Neuve seulement, il avait reconnu que les débris perdus pouvaient fournir 140,000 tonnes d'engrais, ou le chargement de 300 navires de 500 tonnes. C'était de quoi fumer un million d'arpents par année.

— Mais, dit M. de Molon, ces résultats, si utiles et si importants qu'ils fussent, étaient encore loin de me satisfaire :

« On venait de découvrir dans l'Éstramaçure (Esp. ne), des gisements d'apatite, ou phosphate de chaux cristallisé. En Angleterre on avait également signalé l'existence de la chaux phosphatée, et en France, des ingénieurs des mines en avaient fait connaître quelques indices, sans toutefois avoir paru soupçonner l'existence de gîtes réguliers susceptibles d'exploitation. Personne n'était donc encore sur la voie de la découverte de ces vastes gisements que j'ai suivis, sans pour ainsi dire en perdre la trace, sur une longueur d'environ 1.100 kilomètres, (700 milles) du nord-ouest au sud-est.

« Les indices signalés par les ingénieurs prirent à mes yeux une importance beaucoup plus grande que celle qu'ils paraissaient y avoir attachée eux-mêmes, car ils pouvaient me mettre sur la trace des découvertes.

« La question ainsi posée entraînait des recherches immenses et d'énormes sacrifices de temps et d'argent ; mais le but à atteindre était si grand que je n'hésitai point à y consacrer toute mon activité.

« Je n'entrerai pas dans le détail des travaux auxquels je me suis livré pendant plus de vingt années : je me bornerai à dire qu'un premier examen sommaire, qui embrassa 39 départements (la moitié de la France), augmenta d'abord dans une proportion très considérable le nombre des indices qui pouvaient me servir à établir l'existence des gîtes réguliers de chaux phosphatée que je cherchais.

« Un examen plus approfondi et appliqué seulement à onze des départements que j'avais d'abord

visités, une observation plus attentive des circonstances de gisements dans lesquelles se trouvaient placés les divers indices reconnus, me firent voir que des liens de continuité existaient entre eux ; des recherches persévérantes, des fouilles et des sondages multipliés, exécutés dans le voisinage des lignes d'affleurement, confirmèrent constamment le fait et mirent en évidence l'existence de gisements réguliers. La zone de ces gisements avait 400 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 10, soit 4,000 kilomètres carrés (250 milles par 6, ou 1,500 milles carrés). Sur le plus grand nombre des points, l'extraction est facile et l'abondance inépuisable.

« Une nouvelle richesse nationale considérable était donc découverte ». (1855)

Lorsqu'il fut certain d'avoir trouvé une mine inépuisable de phosphate de chaux, M. de Molon voulut en faire l'expérience pratique en agriculture avant de faire connaître sa découverte au public. Jusque-là, le but même de ses recherches était demeuré absolument secret. Mais sous quelle forme employer le phosphate pour lui faire produire le résultat espéré ? La forme la plus simple fut adoptée : la réduction mécanique en une poudre aussi fine que possible. L'idée avait été suggérée par l'observation de ce fait que des nodules extraits depuis quelque temps et exposés à l'air se délitait facilement, et que la poudre de ces nodules s'échauffait lorsqu'elle restait entassée. Conséquemment, il s'établissait une fermentation et une décomposition qui ne pouvaient être amenées que par la présence de substances organiques. Partant de ce fait, il était clair que les diverses réactions chimiques naturelles qui se produisent continuellement dans le sein de la terre, devaient attaquer la poudre de phosphate confiée au sol et rendre l'acide phosphorique assimilable. Mais avant d'engager les cultivateurs à profiter de la nouvelle découverte, il fallait être à même de présenter des preuves concluantes de son efficacité. Dès 1855 et 1856, des essais importants furent faits sur les différentes cultures. « Les résultats obtenus ayant dépassé toutes les espérances, dit M. de Molon, je ne craignis plus d'affirmer l'efficacité de ce phosphate simplement pulvérisé. Mais aussitôt, des critiques violentes s'élevèrent de tous côtés. La presse agricole, loin de m'aider à vaincre les répugnances des cultivateurs, attaqua ce nouvel engrais avec une violence que rien ne pouvait justifier, et alla jusqu'à dire que le phosphate fossile n'était qu'un LEURRE tendu à la bonne foi des agriculteurs et constituait une fraude coupable qu'il fallait dénoncer au nom des intérêts agricoles menacés ; enfin que cette industrie périrait honteuse-

ment".

Dans le but de s'assurer la propriété de ce procédé d'application, qui avait été ainsi combattue dès sa naissance, M. de Molon prit, en 1856 et 1857, deux brevets principaux de quinze ans pour l'application à l'agriculture du phosphate de chaux fossile à l'état de poudre naturelle.

Ainsi après des travaux et des sacrifices sans nombre, au moment où il vient de doter son pays d'une industrie dont les conséquences sur l'agriculture allaient se révéler par des bienfaits immenses, les déboires, les déceptions allaient fondre de toutes parts sur M. de Molon. Il ne manqua pourtant pas de défenseurs, et parmi les hommes les plus distingués dans la science. Ainsi M. Elie de Beaumont, dans un remarquable travail publié en 1857 sur l'utilité agricole des gisements géologiques de phosphate dit :

" La somme totale des productions agricoles qu'un pays peut fournir, la somme totale de viande, de grain, de légumes qu'il peut livrer à consommation, dépend surtout de la quantité de phosphate de chaux qui se trouve engagée dans la masse de la matière organique et agricole.

" Si l'on réfléchit à ce que pourrait devenir un jour le besoin de phosphate de chaux, lorsque l'épuisement des terres sera plus sensible et mieux appréciée, on comprendra que la découverte de cette substance dans l'intérieur de la terre sera un immense service rendu à l'agriculture.

" Pour rendre à la terre sa vigueur végétale, il faudrait que l'exploitation des couches qui contiennent du phosphate de chaux devint une des branches les plus importantes de l'industrie minière".

M. Malagutti, éminent professeur de chimie agricole, doyen de l'Académie de Rennes, après s'être rendu compte des résultats obtenus, écrivait :

" Aujourd'hui que la question de l'assimilation du phosphate fossile, à l'état de poudre naturelle, a été résolue et que son application aux défrichements et aux terres depuis longtemps en culture, ne permet plus de douter de ses bons effets, la presse agricole commettrait un crime de lèse-humanité si elle continuait à se taire. L'indifférence à l'égard d'une découverte aussi précieuse, constituée à mes yeux une anomalie dont la postérité ne manquera pas de s'étonner".

Enfin M. de Bobierre, professeur de chimie et vérificateur d'engrais à Nantes disait :

" D'après mes expériences et celles que j'ai été appelé à suivre, je ne crains pas d'affirmer que l'exploitation des gisements de phosphate de chaux, découverts par M. de Molon, ne motive avant peu un progrès agricole beaucoup plus important que celui

causé par la découverte des gisements de guano au Pérou. Cette question du phosphate fossile a eu contre elle le rire mais de la vieille routine, et cependant, elle fait trou dans l'opinion et conquiert une large place au domaine du succès. Elle avait le tort d'être neuve, mais c'est un tort dont chaque jour tend à la guérir. Nous le répétons, elle résout certainement le problème le plus important de l'industrie agricole moderne".

\* \* \*

Pour répandre l'usage du nouvel engrais et en faire reconnaître toute l'utilité, M. de Molon distribua presque gratuitement dans les différentes régions, de 1855 à 1861, environ 40,000 tonnes de phosphate en poudre. Il fit de plus paraître un grand nombre d'articles sur le sujet dans diverses publications.

En 1860, la grande médaille d'honneur fut décernée à M. de Molon, à l'exposition industrielle. Les idées semblèrent se modifier et les demandes de phosphates prirent de plus en plus une extension considérable. La plus grande facilité des transports par l'établissement des chemins de fer ne fut pas d'ailleurs étrangère à ce mouvement. Enfin, le phosphate de chaux fossile, la veille encore inconnu en France, y était, désormais recherché comme l'élément réparateur le plus puissant de la fertilisation du sol, et son exploitation en apportant sur le marché un produit important nouveau, a donné au commerce, à l'industrie, aux voies de transport par terre et par mer, une source nouvelle d'activité et ouvert à l'agriculture un avenir prospère et inespéré.

Mais pour en arriver à un résultat aussi favorable pour le pays, M. de Molon avait dépensé son activité, sa vie, toute sa fortune, et il ne lui restait que la gloire. Laissons le parler lui-même :

" Tout ce qui constitue le mouvement agricole industriel et commercial du pays profite aujourd'hui du prix de nos travaux ; moi seul reste victime des sacrifices que j'ai dû faire pour parvenir à ce résultat".

Nous résumons : Un associé qui s'était engagé à fournir tous les fonds nécessaires pour l'exploitation en grand des brevets disparut, emportant dans sa déconfiture une somme de près de 300,000 francs appartenant à M. de Molon. Puis survinrent des procès qui le condamnèrent à payer aux contracteurs plus de 400,000 francs. Par la puissante recommandation de M. Elie de Beaumont, l'Empereur s'intéressa à l'entreprise et parut disposé à aider M. de Molon pour qu'il pût la continuer. L'opposition sys-

tématique du ministre des finances qui ne prétendait pas qu'on donnât de l'argent pour des CALLOUX anéantit toutes ses espérances, en empêchant l'Etat aussi bien que l'Empereur de venir en aide à cette INDUSTRIE DES CALLOUX.

\*\*

Avant de terminer cette notice, nous ne pouvons nous dispenser de reproduire au long la plainte pleine de résignation et de noblesse de l'homme à qui la France devra une des principales sources de sa prospérité. L'empereur venait de lui faire savoir qu'il allait donner de nouvelles instructions.

“ Je veux bien croire qu'il les donna, mais ce qui est plus certain, c'est qu'elles ne furent pas plus suivies d'effet que les précédentes.

“ La lutte était donc finie !... J'avais combattu avec courage et persévérance, et ne succombais que sous le coup de l'inexécution des promesses qui m'avaient été faites pour donner la vie à une industrie qui est aujourd'hui une des sources les plus puissantes de la richesse nationale.

“ Au prix de vingt-cinq années de travaux pénibles et de recherches coûteuses, il m'a été donné de doter l'agriculture de la découverte d'une richesse minérale considérable. Pour faire apprécier sa valeur agricole, j'ai consacré à son exploitation, tout ce que je pouvais lui donner. FORTUNE, CRÉDIT ET VIOLENTÉ AUSTRIENNE, CONSTANTÉ ET ACTIVE ET ÉNERGIE. Si j'ai succombé avant d'être arrivé à un résultat plus complet dans la tâche que j'avais entreprise, je n'en suis pas moins parvenu à créer une industrie nouvelle qui apporte dès aujourd'hui à l'agriculture française une augmentation annuelle de plus de soixante millions de reuluits, et à révéler l'existence dans le sol de la France d'un capital de plus de quinze milliards de francs, en donnant aux terrains qui renferment les gisements de phosphate de chaux une plus value d'un milliard au moins.

“ Tel est, dès aujourd'hui, le résultat acquis de l'œuvre que j'ai accomplie : si les sacrifices et les engagements que j'ai pris pour y parvenir m'ont réduit depuis seize ans à demander à un travail incessant la satisfaction des besoins du jour, j'ai du moins assez vécu pour voir rendre à mes travaux les hommages dont ils ont été honorés :

“ 1 : Par le Jury de l'exposition générale d'agriculture en 1862, qui m'a décerné la GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR en émettant le vœu qu'une récompense nationale me fût accordée.

“ 2 : Par le Jury de l'exposition internationale de Cologne en 1865 qui m'a accordé LA GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR.

“ 3 : Par le Jury international de l'exposition universelle en 1867 qui m'a donné UN GRAND PRIX.

“ 4 : Par la demande d'une récompense nationale, adressée le 1er mai 1860 au ministre d'Etat par les hommes les plus haut placés dans la magistrature, la science et l'agriculture.

“ 5 : Par l'Institut de France (académie des sciences), qui m'a décerné le prix Morogues.

“ 6 : Par la Société des agriculteurs de France, en émettant le vœu par acclamation, qu'une récompense nationale me fût accordée.

“ 7 : Enfin LE GRAND PRIX de l'Exposition Universelle en 1878.

OCT. CUISSET.

## KIROUET & CANTIN (\*)

(Suite et fin.)

Pendant la semaine qui suivit, deux fois Kirouët se présenta chez la tante d'Hélène, à la haute ville mais on lui dit que Mlle Gérard était sortie. Le lendemain de sa seconde visite, il grommelait contre le guignon qui s'attachait à ses démarches, lorsqu'il vit le docteur Gérard et sa fille entrer dans son établissement. En les apercevant, Pierre eut un tressaillement nerveux au cœur et courut à leur rencontre.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il avait vu la jeune fille, maintenant parvenue à l'entier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté. Elle était superbe avec ses grands yeux noirs, sa bouche un peu charnue et d'un rouge-cerise, ses formes séduisantes et son port de déesse comme pour un instant descendue des nuages. Quand elle tendit sa main gantée à Pierre, celui-ci ressentit une commotion électrique dans tous ses membres, et s'inclina gâchement devant l'idole à laquelle il avait depuis longtemps voué un culte aussi ardent qu'il était concentré.

(\*) Voyez la REVUE du 15 sept. et du 1er oct.

— Mon cher Monsieur Kirouët, dit le docteur Gérard en donnant une poignée de main au marchand, je suis heureux, à l'occasion du prochain mariage de ma fille, de faire chez vous quelques emplettes.

Cette fois, le choc électrique fut un coup de foudre, et Pierre vit tous les rayons du magasin, chargés d'étoffes aux diverses couleurs, tourner comme ceux d'une roue qui traverse une traînée de soleil. Heureusement que Mlle Gérard, pour cacher la rougeur que l'annonce de son prochain mariage lui avait aussi fait monter à la figure, détournait en ce moment la tête, et que le docteur jetait un regard circulaire dans le magasin de son ancien domestique, en s'écriant :

— Sapristi ! Pierre, savez-vous que vous voilà joliment monté en marchandises !

— Oui... assez bien,..... assez bien, balbutia le jeune homme qui, tout en essayant de se remettre, se hasarda à demander :

— Est-il permis de..... s'informer avec qui... se marie mademoiselle Hélène... mademoiselle Gérard ?

— Eh ! sans doute, répartit en souriant le docteur que nous soupçonnons d'avoir eu vent des deux visites rapprochées de Pierre à Mlle Gérard ; il n'y a pas si longtemps que vous faisiez partie de la maison, l'on peut bien vous dire cela. Ma fille épouse M. Léon Duclos, député du comté de Bienville, jeune homme plein de talent et d'avenir, seulement, vous savez, ceci est entre nous. Nous ne voulons pas que la nouvelle s'en ébruite maintenant.

Ce que Kirouët vendit ce jour-là au docteur Gérard pour le trousseau de sa fille, il ne put se le rappeler ensuite qu'en consultant le mémoire dressé sur son ordre, au fur et à mesure, par l'un de ses commis. Quant à lui, il perdit conscience de tout ce qu'il put faire ou dire pendant l'heure entière que Mlle Gérard resta dans le magasin avec son père.

Mais ce dont il se ressouvint toujours, c'est qu'après leur départ, il se précipita plutôt qu'il ne monta à l'étage supérieur où il logeait avec son associé, qu'il se jeta sur un canapé où Cantin, surpris, le trouva pleurant à chaudes larmes à l'heure du souper ; qu'il se grisa déplorablement le soir et se réveilla le lendemain avec le plus violent mal de tête qu'il eût jamais ressenti.

— Au diable toutes les filles à marier, et en particulier Mlle Gérard ! s'écria-t-il au saut du lit. Où avais-je la tête, aussi ? Avec ça que j'ai bien le temps de me marier ! Attendons un peu, mon ami, avant de nous mettre la corde au cou, nous allons d'abord jouir de la vie de garçon ! Mille tonnerres ! que j'ai mal aux chevaux !...

A partir de ce jour, Pierre qui, jusqu'alors, avait

été assez rangé, changea complètement de manière de vivre. D'abord il persuada à son associé de renouveler leur mobilier, pourtant convenable à la position qu'ils occupaient, et d'en acheter un fastueux. Et comme il fallait quelqu'un pour animer et admirer ces splendeurs, il fut convenu entre Kirouët et Cantin qu'ils donneraient à dîner à leurs amis, chacun à tour de rôle, une fois la semaine. Cela les poserait aux yeux de leurs confrères. Cette décision les obligea de faire l'acquisition d'un service qui, à l'instar du mobilier, leur coûta plus cher qu'il n'était de bon goût. On parla bientôt des dîners de MM. Kirouët et Cantin dans le cercle de leurs connaissances.

La première fois que le père Cantin fut reçu dans ces pièces richement garnies, ses grosses bottes de paysan restèrent comme clouées au moelleux tapis de velours. — Prenez garde, mes enfants, s'écria-t-il, n'allez pas trop vite ; vous vous casseriez le cou !

Autant pour rassurer le bonhomme que pour lui embrouiller la vue des choses, Kirouët sortit du large buffet chargé de sculptures, qui s'élevait dans la salle à dîner, un carafon de vrai rhum de la Jamaïque, boisson pour laquelle il nous faut avouer que le vieux homme avait un faible. Et tout en lui expliquant que les tapis, les rideaux et la lingerie leur revenaient à très bas prix vu qu'on achetait ces effets en gros, Pierre lui versa, coup sur coup, deux ou trois verres qui durent agir singulièrement sur le cerveau du père Cantin ; car il partit convaincu que les deux associés avaient non-seulement le don de faire de l'argent à pleines mains, mais encore de se meubler avec luxe et de bien vivre sans qu'il en coûtât grand-chose.

Le soir, à un souper auquel le digne mais un peu trop lourd paysan ne fut pas invité, quoiqu'il fût encore à la ville, on mangea ferme, on but sec, et l'on chanta fort avant dans la nuit chez les deux associés. Il parut même que, lorsque tous les convives et leurs hôtes furent suffisamment échauffés, Kirouët, poussé par je ne sais trop quel esprit malin, proposa de boire à la santé du bon, de l'excellent père de son associé Cantin ; toast qui fut bu avec d'autant plus d'enthousiasme qu'aucun des convives ne connaissait le bonhomme.

Ces goûts fastueux qui distinguent les parvenus tout frais sortis des haillons de leur jeunesse, Pierre Kirouët les devait pousser loin en fait de chevaux. Cette manie avait sans doute germé en lui alors qu'il demeurait chez le docteur Gérard et qu'il conduisait Mlle Hélène à la promenade. Avant les derniers changements apportés à sa manière de vivre, il possédait bien un cheval qui avait assez bonne mine sur le chemin de Charlesbourg, alors qu'on revenait grand

rain du lac Beauport, le dimanche soir. Mais un jour qu'il avait été dépassé par la voiture de l'un de ses confrères de Saint-Roch, Pierre se jura que cette fois serait la dernière ; et, à quelque temps de là, il était l'heureux propriétaire du plus fort trotteur qu'il eût alors à Québec, et pour lequel il n'hésita pas à donner six cents piastres. Kirouët fut alors le coq des promenades dans ces promenades du dimanche qui font les délices de notre bourgeoisie. Dame, il fallait le voir, armé de son frein à poignée d'argent et élançant campé sur le siège élevé de son élégant calbriolat, serrant haut les rênes, la tête penchée en avant, ses yeux étincelants de jouissance et de vanité satisfaites ! A la suite d'un refroidissement, ce cheval tant devenu malade, Pierre, sur le conseil que lui en donna un maïgnon de l'endroit, nourrit l'animal pendant plus de quatre mois avec des œufs frais.

Pendant un certain temps, Kirouët et Cantin continuèrent de mener un assez grand train qui faisait admiration et l'envie des jeunes, tandis que les vieux marchands de la place hochaient la tête. — Culs rennent garde, disaient les vieux gragnards du commerce, les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient il y trois ans !

En effet, cette fièvre qui avait, durant plusieurs mois, possédé nos constructeurs de navires, les avait maintenant laissés presque tous. Un moment, le marché européen s'était trouvé encombré de vaisseaux rufs, et les trois quarts de nos constructeurs avaient dû se défaire des leurs avec perte. Quelques-uns furent faillites et les autres rendus à bon droit craintifs, restreignirent de beaucoup le champ de leurs opérations. Au lieu de deux et même trois et quatre navires que chacun d'eux élevait autrefois en même temps, c'est à peine si les moins maltraités par la fortune se squaient à en construire un maintenant. A la place de cinquante vaisseaux que l'on voyait se dresser sur des chantiers trois années auparavant, l'œil attristé en comptait tout au plus une quinzaine. Les deux tiers des charpentiers de la ville se trouvaient sans ouvrage et partant sans argent. Naturellement, le commerce ressentit aussitôt des effets du chômage prolongé : cette grande partie de la classe ouvrière.

Dans cette paralysie qui commençait à affecter le commerce de détail, Kirouët ne tarda pas à s'apercevoir que ses dépenses excédaient les recettes. Il ouvrit les yeux, eut peur et songea tout d'abord à modifier son train d'existence. Mais il s'aperçut bientôt que lorsqu'une fois l'habitude est prise de vivre à grandes guides, il est extrêmement difficile de ramener au pas tous ses appétits lancés au galop. Les deux forts, deux sur mille, peut-être, parviennent à s'ar-

rêter à temps sur le bord de l'abîme. Mais les autres sentent leurs bras fatigués lâcher les rênes et roulent éperdus dans le gouffre de la ruine. Kirouët et Cantin, qui n'appartenaient pas à la catégorie des hommes forts, ne réussirent pas loin leurs velléités d'économie et se fournirent l'un à l'autre des excuses pour éviter de réformer leurs habitudes. — Que diraient leurs confrères en les voyant changer subitement d'allures ? Ne croiraient-ils pas les affaires de la maison beaucoup moins prospères ? Le crédit des associés n'en souffrirait-il pas ? Et puis, quelque heureuse spéculation les remettrait un bon jour à flot. En attendant, on allait redoubler l'effort et travailler davantage. A ce sujet, les deux amis décidèrent qu'ils iraient à tour de rôle, le mardi et le samedi, relancer les cultivateurs sur la place du marché pour les attirer au magasin.

Pendant un certain temps, ce dernier procédé, fort ennuyeux du reste, et pour eux humiliant, leur réussit assez : mais le jour vint enfin où ayant vidé l'encarcelle des habitudes du marché, cette manœuvre même manqua d'effet. C'est alors qu'ils eurent recours à ce procédé extrême des marchands en détresse, qui est de ne jamais refuser d'argent et de laisser aller leurs effets sans réaliser un profit raisonnable.

Pour comble d'infortune, à la suite d'une partie fine faite aux environs de la ville, Kirouët fut atteint d'une fluxion de poitrine qui le tint six semaines au lit et plusieurs jours sur le bord de la fosse. On se souvient que, tout jeune homme, il était de tempérament faible ; or la vie de plaisir qu'il avait menée pendant deux ou trois ans, les veilles, les libations trop copieuses, avaient ébranlé sa santé au point que cette maladie, épuisant le peu de forces qui restaient dans ce corps naturellement frêle, le laissa dans un état de débilité extrême. Le médecin saisissant même chez son patient les premiers symptômes de la phthisie, lui ordonna d'aller passer l'hiver en Floride. — S'il s'obstinait à rester ici durant la saison des froids, peut-être n'en verrait-il pas la fin. — Pierre effrayé se vit contraint de suivre une ordonnance aussi coûteuse que préjudiciable à son commerce.

— La vie avant tout : dit-il à Cantin, quand il lui annonça son prochain départ. — Et après avoir pourvu aux affaires les plus pressantes, il partit, laissant la maison sous la direction de son associé.

Durant quelques semaines, les fonds en banque permirent à celui-ci de payer les premiers billets qui vinrent à échéoir. Mais ces ressources épuisées, Cantin se vit entraîné dans une série d'embaras qui ne devaient que s'accroître. On était dans la morte saison, et c'est à peine si le menu profit des ventes suffisait à

couvrir les dépenses du magasin et de la maison, c'est-à-dire à payer les commis et le loyer ainsi que les choses nécessaires à la vie. Cantin dut alors demander à ses fournisseurs de renouveler les effets de commerce souscrits par la société ; ce qu'on lui accorda tout d'abord avec assez bonne grâce.

Bientôt cependant, le jeune homme vit les sourcils se froncer, les mines se renfrogner, à la demande répétée de semblables faveurs. L'un des plus hargneux alla même jusqu'à grommeler au sujet des dépenses inutiles faites par les deux associés. Il fit mention du cheval payé six cents piastres, l'année précédente, et s'informa si on se proposait de le garder. Cantin — la figure en feu — répondit qu'il ne pouvait prendre à ce sujet aucune décision en l'absence de son ami, et qu'il allait lui écrire immédiatement. Le soir même, il adressait une longue lettre à son associé, lui exposant l'état de plus en plus embarrassé des affaires de la maison et le suppliant de revenir au plus vite.

Un mois après, Kirouët était de retour à Québec, plutôt fatigué que rétabli par le voyage et affecté par le trop brusque passage du climat si doux de la Floride à la température maussade de la fin de l'hiver au Canada. On était aux premiers jours d'avril, et la saison se montrait des plus désagréables. Quand il ne pleuvait pas, un brouillard épais couvrait la ville ; atmosphère mortelle pour les poitrinaires. C'est alors que je revus Pierre Kirouët, comme il passait dans la rue Saint-Jean au grand trot de ce beau cheval qui attirait le regard de tous les connaisseurs. — Le superbe animal ! s'écria l'un de mes amis, qui patageait mollement avec moi dans la neige fondante. Quel en est donc l'heureux propriétaire ?

— L'heureux propriétaire, lui répondis-je, est un marchand de Saint-Roch, Pierre Kirouët, que l'on dit à la veille de faire faillite et de mourir de la poitrine ! N'as-tu pas remarqué que le mouchoir qu'il tenait sur sa bouche était tout tacheté de sang ? Il a la passion des chevaux. La course en traîneau l'enivre et le suffoque à la fois. Pauvre garçon ! c'est probablement une de ses dernières jouissances ! Peut-être, du reste, n'en est-elle que plus vive.

L'arrivée de Kirouët, qui avait plus de ressources, de savoir-faire, et surtout plus d'audace que son associé, maintint quelque temps encore l'équilibre de leur maison, tout comme le retour de l'été donna au malade une apparence de santé, et lui fit espérer une guérison complète. Mais enfin, le jour vint où les fournisseurs se lassèrent d'attendre après leur argent et les banques de renouveler les effets de la société. Le premier billet protesté fut la chute de la clef de voûte,

qui détermina aussitôt l'écroulement de l'établissement de cartes " Kirouët & Cantin. " Les associés durent déposer leur bilan.

A quelques jours de là, il y avait nombreuse réunion de tous leurs créanciers chez le plus important fournisseur des faillis. Et vous voudrez bien croire que les figures n'étaient ni des plus gaies, ni des plus avenantes. Une vraie collection de sauves rugissants au milieu desquels Kirouët et Cantin ahuris, piteux, avaient l'air de deux victimes livrées au carnage.

— Vous avez monté votre maison sur un pied ruineux ! s'écriait l'un.

— Vous viviez comme des seigneurs ! glapissait l'autre.

— Vous avez payé un cheval six cents piastres !

Et ces mots " six cents piastres " lui emplissaient la bouche.

— Vous ne le nourrissiez qu'avec des œufs frais ! hurlait un quatrième créancier.

— Oui, mieux que nous et à nos dépens ! grommelait un autre.

— Et vous ne rougissez pas de l'avoir encore dans vos écuries !...

— Mais... faisait Kirouët en essayant de calmer la tempête.

— Il n'y a pas de mais qui tienne, Monsieur ! reprenait d'une voix de tonnerre le plus animé de la bande. Moi, qui vous parle, et qui, depuis vingt ans que je suis dans le commerce, n'ai jamais failli, Dieu merci, j'ai vendu ma paire de chevaux l'automne passé. Voilà ce que l'on fait, Monsieur, quand on est honnête homme !

— Ces va-nu-pieds d'il y a dix ans, ne voulaient plus qu'aller en carrosse et marcher sur des tapis de velours !

— Oui ! mon... le tapis de votre salon, il n'est qu'à moitié payé ! et vous... vous marchez encore dessus ! criait un petit homme tout rouge de colère.

— Et quand la ruine frappait à leur porte, ça allait passer l'hiver dans les pays chauds !...

— Mon médecin me l'ordonnait, avec menace de mort si je ne suivais point ses recommandations, répliquait timidement Kirouët.

— Monsieur ! heuglait le plus acharné, avec une de ces poses à la Joseph Prud'homme, immortalisées par le si fin observateur Henri Monnier, — Monsieur ! apprenez qu'un homme d'honneur doit savoir mourir à son poste !

Cette apostrophe foudroyante mit fin à la séance ; et les deux faillis sortirent en portant bas l'oreille.

L'émotion ressentie, la colère contenue, déterminèrent chez Kirouët une terrible hémorragie des poumons

qui le mit à deux doigts d'une mort immédiate et le laissa trois ou quatre semaines dans un état de faiblesse extrême. Mandée en toute hâte, sa vieille mère s'établit à son chevet d'où elle sut écarter les impertuns et toute fâcheuse nouvelle du dehors. Mais à sa première sortie, le pauvre garçon dut apprendre que les créanciers avaient refusé tout arrangement, que le fonds de commerce de la société était déjà vendu et que c'était par pure pitié pour le malade, qu'on avait bien voulu attendre qu'il fût mort ou sur pied, pour disposer de ses meubles. Il rentra en pleurant. Sa mère, qui savait tout, lui dit en l'embrassant :

—Viens t'en chez nous, mon Pierre ; il y a encore un morceau de pain pour toi à la maison, quoique ça n'y soit pas aussi beau qu'ici. Tu as été si bon pour nous autres, quand tu avais de l'argent, que ni ton père ni tes frères ne te fermeront la porte au nez.

—Merci, mère ! dit Kirouët avec des sanglots plein la gorge. Dans tous les cas, je ne vous serai pas longtemps à charge !

Il se sentait frappé à mort.

Au mois de novembre suivant, par une matinée pluvieuse, morne, il y avait à Saint-Omer de modestes funérailles. C'était le pauvre Pierre Kirouët que l'on menait en terre. Bien peu de gens, et des moins cassés, ses parents, quelques amis, l'escortèrent jusqu'à la fosse qui se referma sans éclat sur la dépouille de celui qui avait un instant fait sa toute petite part de bruit sur la terre.

Par une coïncidence étrange, le même jour la propriété du père Cantin était vendue par le shérif de Saint-Omer, à la demande de celui qui avait avancé l'argent englouti par la société " Kirouët & Cantin."

Aujourd'hui, Louis Cantin est commis à trois cents pastres par an, et le père, ruiné, demeure chez son gendre qui ne perd aucune occasion de lui reprocher avec aigreur son fol aveuglement à l'égard de son éervelé de fils.

Le frère aîné de Pierre Kirouët, resté pêcheur, a réussi, à force de travail et d'économie, à s'acheter une goëlette avec laquelle il fait la pêche pour son compte. A la place de la maison où s'éleva l'enfance des fils de Thomas Kirouët, s'élève une proprette maison. Une femme jeune et forte, au frais visage, à l'air heureux, y surveille trois ou quatre hambins qui, jufflus comme des potirons et vigoureux comme de jeunes chiens, remplissent la maison de Thomas Kirouët fils, de leur réjouissant vacarme ; tandis que la grand'mère, devenue veuve, est assise, songeuse, triste, au coin du feu. Tout en ayant sa part du bien-être qui a remplacé pour elle la misère d'autrefois,

elle ne peut s'empêcher de penser à son pauvre Pierre, mort d'une fièvre de jouissances nouvelles, à l'enfant de ses entrailles qui, tandis qu'elle chauffe ses membres engourdis par l'âge, au bon feu clair pétillant dans lâtre, dort, lui, son dernier sommeil sous la terre glacée.

Voilà, dans toute sa brutale vérité, l'histoire de Pierre Kirouët, principal associé de l'éphémère maison " Kirouët & Cantin."

En avons-nous assez vu de ces pauvres fils de cultivateurs ou d'artisans, arrivés nus de leur village, affamés de jouir et de paraître, se hausser pour quelques jours au-dessus de la foule, faire un peu de bruit, attirer un moment sur eux l'attention de leurs plus proches voisins, et retomber bientôt, faute de force pour se maintenir, épuisés, perclus au milieu de la multitude qui se referme sur eux en les broyant sous ses pieds !

JOSEPH MARNETTE.

## CHRONIQUE

### DES REVENANTS

—Vous croyez aux revenants, vous ?

—Certainement, j'y crois !

—Ah ! la bonne farce !

—Comment la bonne farce ! Mon ami, il ne faut jamais plaisanter avec les morts.

—Aussi n'est-ce pas moi qui plaisante, mais bien vous qui voulez leur faire quitter le sépulcre pour venir sur la terre danser en rond, tapager, hurler, faire des niches tout comme des écoliers espiègles et badins. Je le répète, c'est vous qui plaisantez !

—Mais non, mais non, et tenez, la preuve, c'est que l'oncle de la grand'mère au parrain de ma sœur en a vu, et puis la cousine germaine de ce parrain-là en a entendu la nuit dans son grenier, pendant le mois des morts, et plusieurs centaines de personnes sont dans le même cas !

—D'abord, voilà un argument fort respectable, vu son âge ; l'oncle de la grand'mère au parrain de votre sœur, cela sent au moins un siècle. Mais comme

souvent les vieillards de cet âge-là n'ont plus leurs facultés très nettes, permettez-moi de laisser votre preuve de côté. Du reste écoutez : voici une aventure vraie qui m'est arrivée à moi-même, il y a à peine un an, et qui vous convaincra qu'il y a souvent des apparitions et des bruits étranges qui semblent appartenir à l'ordre surnaturel, quand on n'est pas à même de les expliquer, mais qui ont une cause fort simple quand on s'en rend compte.

Voici le fait : je demeurais alors dans une des grandes rues de Saint-Roch. C'était l'hiver et, après une veillée qui s'était prolongée outre-mesure, je me disposais à me coucher. Déjà, ma femme était au lit. Après avoir fait le tour de la maison et m'être assuré, de l'œil du maître, que tout était bien harricadé, je soufflai la lampe, je me hissai sur le sommet de la pile des matelas et paillasses, et ma tête s'encadra dans la plume de l'oreiller. Mais je me redressai soudain, comme mû par un ressort. Mon épouse s'était aussi levée sur le coude. Ensemble, nous venions d'entendre un ronflement sonore partant nous ne savions d'où, mais qui semblait venir de dessous le lit. Et pourtant, je venais de me convaincre que tout, dans la maison, était bien dans l'ordre habituel. Après un instant du plus profond silence, je pensai m'être trompé ou avoir perçu l'un de ces mille bruits causés par des riens et qui, dans le calme de la nuit, gagnaient en intensité. Mais à peine avais-je fermé les yeux que tout à coup, le même bruit nettement accentué frappa mes oreilles. Cette fois, il nous semblait entendre un ronflement sonore. Ma femme avait entendu comme moi, et sans être positivement ému, j'avais le droit de trouver le fait étrange.

Alertement, pour faire preuve de bravoure, et rassurer ainsi ma compagne, je sautai sur le plancher et j'allumai ma lampe. La chambre, le dessous du lit, les meubles environnants, tout était dans son état normal. Du reste le silence avait succédé à ce bruit insolite. Je dus me recoucher en prenant toutefois la précaution de baisser seulement la lumière de la lampe, au lieu de l'éteindre tout à fait. Mon bonnet de nuit n'était pas encore solidement ajusté sur le dôme majestueux qui couronne l'édifice de mon individu que, très distinctement et sans interruption cette fois, le tapage recommença.

Il fallait bien avoir peur, croire aux revenants, aux maléfices, au diable, aux âmes en peine, aux feux follets, aux sorcières et à toute la clique persécutante, ou bien expliquer le mystère et lui trouver une cause naturelle. Tout d'abord, je me rangeai à ce dernier parti. Aussi, ce fut avec un soin minutieux que

j'inspectai les armoires. Je soulevai la trappe de cave, j'ouvris l'un après l'autre tous les tiroirs de commode, je passai en revue toute la batterie de cuisine, j'allongeai le bras jusque dans le pied de chacune de mes bottes. Je retournai plusieurs fois mon bonnet de nuit, j'examinai les poches de mes habits, je plongeai même un regard scrutateur jusque dans les profondeurs d'un vase fort peu étrusque. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans tout cela. J'avais remarqué, du reste, que sitôt qu'on s'éloignait du mur tout bruit cessait et ne recommençait à se produire que quand on en était tout près. La tête du lit, touchant à ce mur, le tapage était à son comble quand on était couché.

Alors, prenant en main la lampe et m'armant d'une paire de pincettes en bon fer forgé, je me risquai, malgré la froidure, à sortir dans la cour et à examiner le mur de près. J'étais vêtu à la légère, et la température du dehors était peu engageante pour une promenade nocturne. Pourtant rassemblant tout mon courage, j'avancai résolument. A deux pas devant moi, un objet étrange se balança au vent. Il semblait suspendu à une corde. Deux grands bras s'agitaient sous l'effort de la brise, et à chaque nouvelle rafale un frémissement convulsif parcourait cette apparition en lui arrachant des gémissements lamentables. Je n'eus pas, du reste, le temps de bien voir car ma lampe s'était brusquement éteinte. Plongé dans l'obscurité la plus complète, je fis appel à toute ma bravoure, je me précipitai et déchargeai devant moi un coup formidable de ma redoutable pincette forgée. J'avais atteint l'ennemi, car je frissonnai sous le contact froid et gluant du monstre qui, tombant sur ma tête, glissa jusqu'au sol. Mais enfin, j'étais vainqueur, nous allions dormir en repos.

Tout fier de mon triomphe, je m'élançai dans la maison et je frottai quelques allumettes pour éclairer le théâtre de mon exploit !.....

Horreur ! j'avais décroché un vieux capot ciré qui venait, le jour même, de recevoir une couche de noir et d'huile. J'étais tout maculé, la moitié de mon visage était teinte en ébène et ma jaquette portait, ça et là, des zébrures dignes de la peau d'un tigre du Bengale. J'aurais voulu à ce moment être réellement tigre pour déchirer à belles griffes et belles dents, le malencontreux capot ciré comme étant l'auteur mystérieux de tout ce grabuge.

Certes, le cas était embarrassant ; je n'avais jamais cru au surnaturel, et la veille encore, j'aurais ri de bon cœur au nez de celui qui m'aurait parlé de semblables balivernes. Mais il est toujours temps d'abdiquer son erreur ; et, ma foi, l'évidence commençait à me

vaincre. Mon hésitation se changea en épouvante quand, remettant le pied sur le bord du lit, je entendis comme un concert d'animaux joyeux se disputant un sort de gaudinole. Il n'y avait plus de doute, le démon était à mes trousses, et avait fini que de cette nuit-là, je ne ferais pas l'œil. Que lui avais-je fait de si déplorable pour qu'il daignât venir me gratter d'un échantillon de ses plaisanteries ? Messire Satan ! de grâce ! Trêve de familiarité. Vous avez, je crois, assez de sujets de distractions dans votre empire, sans venir vous en prendre à un pauvre mortel qui n'a nul souci de lier connaissance avec vous !

Cet air jolli, mais il paraît que mon persécuteur n'était rien moins que gentilhomme ; car, en mal élevé, il continua sa musique, sans daigner écouter ma apostrophe.

Les cheveux se dressaient sur ma tête, et je crois que je me serais facilement fourré dans une coquille d'œuf. Pourtant, nous ne pouvions demeurer longtemps dans une telle angoisse. Ma femme, dont la qualité prédominante n'est pas un bouillant courage, se faisait aussi petit que possible et me serrait le bras, si fort que j'en eus des bleus pendant huit jours ensuite. Il fallait, à tout prix, sortir de l'horrible situation. Aussi, prenant une résolution suprême, je me préparai à exorciser le diable. Déjà je levais le bras pour me gratter l'oreille, ce qui donne, dit-on, des inspirations sublimes dans les circonstances solennelles. Le bruit alors, se modifia. D'abord, un immense soupir ! oh mais ! un soupir formidable ! On eût dit tous les damnés anciens, nouveaux et futurs gémissant en mesure sur le signal de leur geôlier. Une abondante sueur froide commençait à perler sur mon front. Puis, on entendit un craquement épouvantable et le bruit sourd de la chute d'un corps pesant. Le plancher supérieur gémit douloirement sous le choc et..... j'éclatai de rire ! Un tel accès de gaité, dans une telle circonstance, fit croire à ma tendre moitié que la peur m'avait chaviré la cervelle. Son visage prit une telle expression qu'en le voyant, mon hilarité redoubla. Mais, bientôt, ses lèvres s'écartèrent, ses joues se dilatèrent et toute sa face s'épanouit ! Nous étions deux à rire, et de si bon cœur que nous eûmes peine à reprendre un peu de sérieux.

Je vous vois là, me regardant d'un air courroucé. Vous supposez que je me moque de vous avec ma sans histoire. Car après tout, il n'est pas naturel qu'un moment le plus pathétique, la joie la plus folle

succède brusquement au paroxysme de la terreur. C'est fort vrai, mais vous omettez sans ce que nous venions de comprendre. A la chute du corps qui avait ébranlé le plafond, avait succédé un bruit caractéristique. Puis de nouveaux craquements se firent entendre, et, au bout de quelques instants, seconde édition de roufflements et de soupirs.

Le mystère était expliqué.

La conductibilité acoustique du mur nous transmettait indiscrètement les faits et gestes de notre honorable propriétaire. Sa chambre à coucher était précisément au dessus de la nôtre, mais à deux étages plus haut. Elle rocaillait, la brave dame, comme un tuyau d'orgue aux jours de grande solennité. C'était là son moindre défaut. Tourmentée sans doute par une des mille petites tyrannies de la nature, elle avait dû se lever et se recouchant ensuite, avait fait craquer sa couchette sous l'effort de son volumineux individu. Enfin, à peine rentrée dans le royaume des songes, elle continuait son air, un instant interrompu.

C'était cette révélation subite et inattendue qui m'avait, juste à temps, fait abdiquer mon rôle d'exorciste.

En y réfléchissant davantage, et pour ramener tout-à-fait le calme en mon esprit, je me souvins que, étudiant la physique, j'avais vu faire cette expérience qui démontre que le bois transmet le son dans le sens de la longueur de ses fibres, à des distances relativement considérables, sans en altérer la puissance. C'est un fait acquis pour la science. Malheureusement, je l'avais oublié ce soir-là, je m'en repentirai toute ma vie. Vous voyez cette mèche argentée que je diminue adroitement. Eh bien ! ces cheveux ont blanchi dans l'espace d'un quart d'heure, et quand quelqu'un voudra vous prouver qu'il y a des revenants en vous citant des histoires qui datent d'un siècle, prouvez-leur, vous, qu'il n'y en a pas, en leur racontant l'histoire de cette mèche de cheveux blancs qui ne date que de l'année dernière.

Et vous